

Péripéties d'un chasseur de virus

Mémoires d'Outre-Mer

Deuxième partie

Georges Le Gonidec (Bx 51)

Thiès (Sénégal), 1958

Remis dans les cadres et affecté comme médecin adjoint au 10^e RCIA à Thiès, je soignais les hommes de troupe. Une case m'avait été réservée au camp Faidherbe qui abritait le régiment mais il fallait attendre qu'elle se libère. Mon poste ayant été créé de toutes pièces, le logement n'avait pas été prévu d'emblée. Dans l'attente, nous avons été logés chez un marabout, très gentil au demeurant, qui avait fait construire cette case à l'africaine et qui de ce fait était très difficile à meubler : le constructeur semblait ignorer l'existence de l'angle droit. Heureusement que nos bagages voguaient quelque part sur la côte d'Afrique en attendant d'être débarqués à Dakar.

La case se trouvait près de la gare du Dakar-Niger, Thiès étant la capitale du rail, nœud ferroviaire entre Dakar, Saint-Louis, Bamako et Touba. Les transferts de charges devaient se faire la nuit dans un vacarme de diesels et d'aiguillages. Quand la paix revenait vers 4 heures du matin, notre hôte marabout, qui logeait dans le garage se mettait à psalmodier les versets du coran dans la fraîcheur des matins tropicaux. Pour nous consoler, nous avions droit au verre de thé de l'amitié, que nous avions des difficultés à boire tant il était sirupeux. Nous avons dormi trois nuits dans cette ambiance peu reposante avant de nous installer confortablement dans deux lits de la maternité du camp Faidherbe où l'ambiance était plus calme et l'activité inexistante du moins à cette époque.

Nous avons reçu nos bagages quelques jours après avoir emménagé dans la case qui nous était attribuée. C'était une case très agréable dans un jardin cerné d'une haie de cassias, jardin planté de flamboyants aux fleurs rouges ou jaunes à la saison des pluies et de frangipaniers odorants à la saison sèche. Une large véranda couverte faisait le tour de l'édifice ce qui nous procurait une ombre salubre pendant la journée et nous permettait de prendre tous nos repas à l'extérieur. L'intérieur était meublé d'une façon assez sommaire avec ses inénarrables fauteuils à armature en bois tropical d'un poids plus que

respectable et où avaient été disposés deux coussins en cuir confortables. Pour les officiers subalternes, catégorie à laquelle j'appartenais, il n'y avait pas de jalousies, nous avions tous le même mobilier que les services des logements et matériels avaient dû être achetés en gros. Enfin après moult péripéties (Algérie où Alberte ne m'a pas rejoint, départ raté pour la Guinée), nous avons enfin notre chez nous, où nous allions vivre ensemble pour au moins deux ans et demi.

Nous nous sommes installés dans la vie d'un régiment colonial. J'ai vite pris mes activités de médecin de garnison dans sa routine. Ce n'était pas ce que j'espérais au départ mais *a posteriori*, pour un premier contact avec l'Afrique et dans une période où de toutes parts on parlait d'indépendance, cela fut une excellente solution pour prendre un peu de recul. Le tonton Émile m'avait dit : *la vie militaire c'est très bien à condition d'en sortir*.

Mon chauffeur mossi, Joseph, venait me prendre chaque matin pour me conduire à l'infirmerie. Quand il fait 30-35 degrés à l'ombre on ne s'amuse pas à faire du footing. Nous avons acheté une magnifique 2 CV neuve, modèle 1958, celle qui avait les essuie-glaces couplés au compteur genre moto. Quand la voiture s'arrêtait les essuie-glaces devaient être manipulés à la main, les portes s'ouvraient à l'envers, mais quelle voiture !!! Moteur increvable malgré la chaleur, embrayage centrifuge qui vous permet de sortir de tous les ensablements et de tous les boubriers. Citroën lui-même avait été étonné

par la résistance de son engin. Tenue de route et confort exemplaires sur tous terrains : tôle ondulée et même tapis gluant laissé par un nuage de sauterelles écrasées alors que tous les autres véhicules allaient gentiment au fossé. La turbine de refroidissement avalait les sauterelles et les recrachait après cuisson sur les ailettes des cylindres. Alberte qui était venue me voir à Kaolack à 200 km de là a expérimenté ce genre de conduite étonnée de voir les autres conducteurs aller au fossé dans ce nuage rouge de sauterelles fort impressionnant. Au repas du soir on lui a servi des crevettes, après avoir vu des sauterelles écrasées toute la journée cela ne passait pas ! Dans le camp, les arbres avaient eu toutes leurs feuilles dévorées. Avant de retourner vers nos pénates le service auto a lavé au jet les ailettes des cylindres de la 2 CV pour qu'elles retrouvent leurs capacités de refroidissement.

Je me suis vite rendu compte que la vie d'un médecin de corps de troupe n'était pas celle dont j'avais rêvée et que j'allais faire en sorte qu'elle soit pour moi la plus courte possible. Les manœuvres en brousse me permettaient de rendre visite à des camarades hors cadres plongés avec enthousiasme dans les méandres de la médecine et de la chirurgie tropicales malgré l'isolement et les conditions de vie précaires. J'ai ainsi rendu visite à Vélingara à Pierre Aris-Brosou (Bx 51), ancien camarade de promo à Santé Navale. Pierre vivait là avec femme et enfant à l'extrémité-est de la Casamance, c'était un excellent



Avec la 2 CV.

clinicien qui se piquait de faire de la chirurgie dans une région où toute évacuation sanitaire était exclue. Sans électricité il fallait opérer à la lumière d'une lampe à pression de pétrole qui augmentait sérieusement la chaleur ambiante. On opérait avec une blouse chirurgicale la plus légère possible et le masque chirurgical qu'il fallait changer fréquemment évitait surtout que les gouttes de sueur ne tombent dans le champ opératoire.

Le nombre de camarades à vouloir préparer l'assistantat de médecine dépassait les 60 pour 12 places. J'ai donc pris la décision de préparer l'assistantat de microbiologie où il y avait 12 candidats pour 4 places. J'ai pris contact avec le docteur Robert Pfister (Lyon 38) du laboratoire d'Armée de la rue Blanchot à Dakar qui m'a accueilli dans son service et m'a confié aux soins de son technicien de laboratoire africain qui avec beaucoup de compétence m'a appris les rudiments de la parasitologie et de la bactériologie africaines. Restait à me rendre à Dakar le plus souvent possible ce qui n'était pas gagné d'avance. Je vais en narrer le pourquoi.

J'avais les meilleures relations du monde avec le médecin-commandant Jean-Marie Guintran (Bx 33), le médecin-chef du régiment. Madame Guintran avait de son côté su guider mon épouse Alberte dans les méandres de la vie d'une garnison coloniale. En 1940, le médecin commandant Guintran était affecté hors cadres à Dagana sur le fleuve Sénégal à 48 heures de piste de Dakar. Le Général de Gaulle voulant rallier Dakar à la France libre, s'est présenté en rade de Dakar avec une petite escadre anglaise dont un porte-avions : le HMS Ark royal. Le gouverneur de l'A.-O. F. et l'amiral commandant la flotte ont refusé le ralliement. Dakar a été bombardé, un escorteur touché est allé s'échouer devant Rufisque, mais le Richelieu qui était au port a fait donner son artillerie et un croiseur anglais a quitté la rade avec une certaine gîte. Et de Gaulle est descendu plus au sud rallier l'A.-E. F. à la France libre. À la Libération, tous ces Dakarais ont été considérés comme des collaborateurs et le docteur Guintran, qui était alors médecin-capitaine à 1 000 km de là et n'avait même pas entendu la canonnade, redevint médecin-lieutenant avec inscription au dossier. Quand je l'ai connu en 1958, il avait dans les 45 ans et plus de 25 ans de service et son ambition était de partir en retraite avec le grade de médecin lieutenant-colonel. C'est de cet épisode gaullien et dakarais que venaient mes difficultés à me rendre au laboratoire d'Armée à Dakar.

Je lui avais proposé de nous rendre à Dakar avec ordre de mission pour visiter nos malades à l'Hôpital Principal. Il allait lui à l'hôpital et moi au laboratoire d'Armée et nos deux épouses pendant ce temps, embarquées dans la même 2 CV, passaient leur journée sur la plage de N'Gor. Ainsi fut fait, mais pas trop

souvent de peur que le colonel vienne à passer par l'infirmier et ne trouve pas les deux médecins.

Thiès était une ville de brousse très agréable, plus chaude que Dakar car ne recevant pas de plein fouet, comme celle-ci, les alizés de l'Atlantique. Il y avait à Thiès un évêché avec une petite communauté chrétienne, les Sénégalais étant musulmans à près de 98 %. Ils appartiennent à deux confréries : les *Tidjanes* dont la mosquée et le grand marabout sont à Tivaouane à une vingtaine de kilomètres de Thiès. Ils se sont un peu opposés à Senghor après l'indépendance et j'ai vu l'épisode tragi-comique de la nouvelle armée sénégalaise reçue à Tivaouane sous les tirs de flèches tirées à l'arc depuis les minarets de la mosquée, et il y eut surtout beaucoup de blessures d'amour-propre. La seconde confrérie est celle des *Mourides* bien mieux organisée que les *Tidjanes*. C'est en quelque sorte l'islam des sables avec sa mosquée et son grand marabout à Touba en plein Sahel. Le pouvoir politique sénégalais ménageait leur grand marabout El Hadj Falilou M'Backé. C'était la garantie d'avoir aux prochaines élections les voix de tous les *Mourides* du Sénégal. À partir de Thiès, une ligne de chemin de fer avait été construite jusqu'à Touba. Elle servait à évacuer les arachides dont le commerce était entre les mains du marabout. Les Africains que vous voyez vendre des lunettes de soleil dans les grandes villes françaises et même à travers le monde (New York en particulier) appartiennent à la confrérie mouride. Les gendarmes de Thiès, chargés de la circulation lors du grand Magal (le grand pèlerinage annuel) m'avaient convié à les accompagner à Touba. « *Toubib il y aura sûrement du travail pour vous* ». Un pèlerinage est une manifestation hystérique qui dépasse l'entendement du bon toubab que j'étais. Les pèlerins s'entassent par centaines dans des camions à ridelles fatigués par des années à rouler sur la tôle ondulée et tous filent vers Touba en doublant parfois en quatrième position sur des routes à deux voies mal goudronnées. Qu'un pneu usé jusqu'à la corde éclate et tous ces pèlerins filent tout droit au paradis d'Allah, les survivants éparpillés dans les épineux relèvent du toubib invité. *Ah c'est pas la chance docteur ! fatalisme musulman !!!* Ceux qui prenaient le train n'étaient pas mieux lotis. Il y en avait partout, sur les boggies, sur les marchepieds, debout sur les toits où des tentes avaient été installées sans se soucier du fait que le prochain pont allait balayer tous ces imprudents trop occupés à psalmodier des versets du coran.

J'ai donc vécu 30 mois à Thiès où j'ai appris les rudiments de la médecine tropicale auprès du docteur Guintran qui avait connu l'époque où le toubib faisait ses tournées de brousse en chaise à porteurs accompagné des porteurs de cantines : cantine couchage, can-

tine cuisine et cantine médicaments. Il y avait acquis un sens clinique en médecine tropicale qui m'a toujours impressionné. Un jour à l'infirmier nous faisons le dépistage des maladies vénériennes, il y avait dans la cour de l'infirmier-hôpital un groupe de tirailleurs qui faisait grand bruit entourant l'un d'entre eux, un mossi reconnaissable à ses scarifications et qui s'était lancé dans une danse effrénée. Le docteur Guintran m'a dit : « *tu le fais venir et tu lui fais une ponction lombaire, comme ancien interne des hôpitaux psychiatriques tu dois savoir faire cela* ». Devant mon étonnement il m'a dit : « *Il y a un microscope dans le labo, tu fais une recherche directe dans le LCR* ». Il y avait des trypanosomes dans le LCR. « *Retiens que la maladie du sommeil n'est sommeilleuse que dans sa phase terminale et qu'à ses débuts elle est caractérisée par une hyperexcitabilité* ». Notre mossi a été hospitalisé sur le champ et a été guéri.

Fin de séjour et retour au Pharo

Après cette initiation à la médecine tropicale, enseignée *in situ*, je suis rentré en France en fin de séjour par le paquebot *Lyautey* qui nous a conduits à Marseille en 10 jours après escale à Casablanca où j'ai visité cette ville moderne avec un détour par l'Institut Pasteur où Jean-Georges Louis était médecin adjoint, enfin Marseille, la maison mère des coloniaux où je suis arrivé dans les premiers jours d'avril juste à temps pour passer l'assistantat de microbiologie le 15 avril. N'ayant aucun dossier, je me suis fait coller dans les grandes larges, mais j'ai récupéré là le dossier de Pierre Nguyen qui venait d'être brillamment reçu à cette session d'avril. *Tu n'es plus mon concurrent, m'a-t-il dit, voilà mon dossier*. J'ai pu admirer la minutie avec laquelle ce dossier avait été préparé sur de petits carnets facilement transportables sur les pistes en land rover ou en jeep. J'avais donc maintenant un dossier, il me restait à me faire affecter à l'hôpital Michel Lévy pour m'initier à la présentation du malade pour le concours. On était mis entre les mains d'un agrégé de médecine qui nous apprenait à dire la messe selon la terminologie en cours à l'époque. Mais c'était sans tenir compte des arcanes de la vie militaire. Je me suis donc rendu au Ministère rue Oudinot à Paris pour savoir quel allait être mon devenir après mon congé de fin de campagne. La réponse m'a sidéré : « *Vous êtes affectés à Biskra en Algérie comme médecin chef du 22^e RIMA* » – « *Mais je suis inscrit à la session de septembre de l'assistantat de microbiologie, je rentre d'Algérie où la plupart de mes concurrents n'ont jamais mis les pieds ; m'envoyer en Algérie maintenant c'est m'envoyer au pot de colle !* » C'est là que je me suis fait « un ami » du médecin général, directeur du Service de Santé des troupes de Marine, qui était un bactériologue et breton de surcroît et qui

m'a dit « vous allez faire les Instituts Pasteur d'Outre-mer on va vous y presser comme un citron et on vous jettera à l'issue ». J'ai bien écouté le conseil et à l'avenir je me suis bien gardé de le suivre.

Préparation et passage du concours, Biskra (Algérie)/Marseille – 1960

Et je suis parti début août pour Biskra avec pour seul viatique le dossier microbio de Nguyen et la perspective de ne jamais devenir un microbiologiste. Mais dans la vie il faut compter avec la chance. Dès mon arrivée à Biskra, j'ai rapidement fait mes visites protocolaires officielles et pris possession de mon poste qui en métropole était celui d'un cinq galons pleins alors que je n'étais que jeune capitaine. J'ai dû chercher mon bureau dans un coin de la caserne. Il était bien désert. Finalement s'est présenté un soldat avec un fort accent du Rouergue « je suis votre chauffeur, je suis à vos ordres ». J'ai mis mon interlocuteur à l'aise et lui ai demandé ce que faisait mon prédécesseur que je n'ai jamais vu : « Oh docteur il ne faisait pas grand-chose... » – « Mais encore ? » – « Ben il faisait beaucoup de photos et s'occupait beaucoup de l'hygiène des cuisines, du casernement et des différents mess de la ville et moi mon travail est de le conduire au repas au mess des officiers et matin et soir dans sa chambre à l'hôtel ». « Mais il n'allait jamais en manœuvre ou visiter les postes isolés ? » – « Oh vous savez docteur, la guerre d'Algérie se termine et le massif de l'Aurès voisin que l'on abordait autrefois avec terreur n'est plus ce qu'il était. Cela sent la fin. » – « Et toi quelles sont tes distractions ? » – « Oh moi je lis Spirou, cela me fait rigoler ».

Me voilà fixé sur mon travail. À moi d'organiser la préparation de mon concours qui aura lieu dans un mois et demi à Marseille. J'ai fait confiance au bon sens de mon chauffeur à qui j'ai payé tous les « Spirou » de la collection. J'avais hérité d'une chambre à l'hôtel Transatlantique, vieille bâtisse aux murs épais qui servait de première escale aux touristes de naguère qui s'avançaient dans une traversée du Sahara et qui me semblait aujourd'hui bien désert. J'appréciais la fraîcheur relative de ma chambre. Mais à Biskra, au mois d'août, la température avoisine les 50° à midi et le soir point d'alizés pour apporter un peu de fraîcheur. J'ai donc réquisitionné les ventilateurs de mon bureau, je les ai braqués sur moi, et pendant un mois et demi j'ai étudié les dossiers de Nguyen sur ses petits carnets de poche à la reliure métallique. J'avais donné comme consigne à mon chauffeur de rester en permanence près de mon bureau avec ses Spirou et s'il voyait apparaître un inquisiteur galonné de lui dire « le docteur est en inspection dans le camp, je

vais vous le chercher ». Il devait alors venir me chercher à l'hôtel. Il n'est jamais venu me chercher. Au bout d'un mois il m'a fallu demander une autorisation auprès du colonel du régiment pour aller passer le concours en France. « Je ne vous ai pas vu soulever, m'a-t-il dit. Non mon colonel, j'ai eu beaucoup de travail pendant ce mois », et il m'a signé mon ordre de mission.

J'ai donc pris l'avion pour Marseille où j'ai passé le concours aux environs du 20 septembre. La question de l'écrit portait sur les filaires qui grâce aux dossiers de Nguyen n'avaient plus de secret pour moi.

Restait le problème de la présentation du malade à laquelle mon séjour chez les Biskrites ne m'avait pas préparé. J'ai tiré au sort une hépatite chez un appelé du contingent de retour d'Algérie. Là j'étais à mon affaire, ayant connu cette pathologie à Bou Caïd. Je connaissais très bien, pour les avoir souvent pratiqués, l'examen du malade et les examens complémentaires en pareille occasion ce qui fait que mon observation était parfaite ; restait à discuter l'étiologie par voix orale près du professeur agrégé qui m'interrogeait. Je lui ai dit d'emblée que j'avais rencontré cette pathologie fréquemment dans mon bataillon dans l'Ouarsenis et que mon premier réflexe avait été de penser à une pathologie de la seringue. Dans un premier temps j'hospitalisais ces malades à Orléanville, ils me revenaient après un séjour au centre de repos de Ténès sur la côte apparemment guéris, mais trop fatigués pour poursuivre un séjour dans une unité combattante avec ses patrouilles quotidiennes en terrain accidenté de montagne. J'avais donc pris la décision de garder mes malades un mois dans mon infirmerie à Bou caïd et à l'issue de leur accorder une convalescence en métropole, en leur conseillant de se présenter à l'issue avec mon observation à l'hôpital militaire le plus proche de leur domicile. Les cliniciens connaissaient l'hépatite A de contamination digestive, mais en 1961 les autres hépatites étaient mal connues et ils appliquaient le principe de précaution avant la lettre et mes malades restaient en métropole. On parlait alors d'antigène Australia sans connaître exactement la structure de ce virus. Ce n'est que 15 ans plus tard que l'on a parlé d'hépatite B, C, D, E... Mon interrogateur buvait du petit lait, car il s'était opposé à son confrère qui avait un peu légèrement fait administrer des gamma globulines à tout soldat débarquant sur le sol algérien. L'idée était bonne en soi mais la réalisation par un personnel sans formation et incompetent fut une catastrophe. Je suis passé pour un homme de terrain doublé d'un baroudeur que je n'étais pas. Une bonne note m'a permis de sortir deuxième de ce concours.

En attendant mon affectation au Pharo à Marseille, je suis retourné en Algérie. J'ai



Hôtel Trans atlantique de Biskra.

demandé une audience au colonel pour lui annoncer mon succès au concours et mon départ prochain et je me suis mis à sa disposition pour toute mission qu'il voudrait me confier. Bon prince il m'a affecté un avion piper avec lequel j'ai inspecté toutes les bases dispersées dans le Sahara. J'ai fait un rapport qui a semblé lui plaire et j'ai quitté l'Algérie un mois après.

Assistanat au Pharo 1961-1962

Que dire de l'année d'assistanat au Pharo ? Sur le plan théorique nous n'y avons pas appris grand-chose, par contre nous y avons appris à manipuler, surtout en bactériologie. Couler une gélose et la « tartiner » n'était pas évident pour les béotiens que nous étions. En parasitologie, nous allions tous les matins au laboratoire du rat sur le port de Marseille. Un agent sanitaire nous y apportait plusieurs cages de rats vivants capturés la nuit sur le port. Il nous fallait les tuer au chloroforme sous de grandes cloches de verre posées sur des buvards blancs. Un orifice au sommet de la cloche était fermé par un tampon de gaze imbibé de chloroforme. Les cages avec leurs rats étaient introduites sous la cloche. Le rat une fois mort, les puces quittaient l'animal et se répandaient mortes sur le papier buvard blanc. Il nous restait alors à récupérer ses puces et à les identifier au microscope. En dehors de l'intérêt entomologique de ce travail il y avait l'intérêt épidémiologique.

On sait que le principal vecteur de la peste est la puce *Xenopsylla cheopis*. Lorsque l'index cheopis dans une agglomération ou un port dépasse 50 %, le risque de peste est important et on doit avertir les autorités sanitaires. C'est ce qui est arrivé, en 1962, au moment de l'exode des Français d'Algérie. En effet, les quais de Marseille étaient encombrés de caisses maritimes confectionnées et remplies à la hâte avant l'exode, de vêtements et matériels hétéroclites, or toute population qui se déplace dans l'urgence se déplace avec ses parasites.

Mais cette année d'assistanat à Marseille s'est passée fort agréablement après nos

séjours dans les djebels algériens, mais nous savions tous que l'année scolaire à venir (1962-1963) allait être particulièrement difficile. En effet depuis monsieur Pasteur, l'Institut Pasteur de Paris proposait chaque année à 8 assistants en microbiologie du corps de santé des Troupes de Marine frais émoulus du concours de l'assistantat, 8 places pour suivre le « grand cours » de l'Institut.

Le grand cours de Pasteur – 1962-1963

C'est dans cette galère que nous sommes entrés un 15 octobre 1962. Cela nous semblait une gageure d'apprendre toute la microbiologie en une année scolaire. Le programme était particulièrement chargé : le matin était consacré aux cours théoriques, l'après-midi et parfois la soirée aux travaux pratiques. Le premier trimestre jusqu'à Noël nous avions des cours de microbiologie générale dispensés par ceux qui allaient devenir, en 1965, les prix Nobel de médecine : Jacques Monod, François Jacob et André Lwoff. C'est dire que les choses volaient très haut et que l'on était loin de la petite microbiologie de papa apprise au Pharo et l'on n'avait pas de trop d'une bonne partie de la nuit pour déchiffrer les cours du matin et les T.P. Le deuxième trimestre, du Premier de l'An à Pâques, était consacré à la bactériologie et à la parasitologie pratiques avec des cours dispensés par des chefs de laboratoires de l'Institut Pasteur de Paris, chacun selon sa discipline. C'est la partie que j'ai le plus appréciée surtout les travaux pratiques de l'après-midi où nous étudions les germes un à un, et chaque fin de semaine une « sauce » où se trouvaient ces germes nous était préparée. Nous devions alors les sortir un à un, selon leurs caractères morphologiques sur la gélose adaptée, avant de les identifier selon leurs caractères biologiques en tubes.

Le troisième trimestre était consacré à l'immunologie et à la sérologie. Au tout début, les travaux pratiques nous posaient de gros problèmes car toutes les dilutions se faisaient à la pipette qu'il fallait effiler soimême et une goutte en trop dans une dilution nous obligeait à tout recommencer ce qui fait que les T.P. se poursuivaient parfois fort tard dans la soirée. Il y avait deux salles de T.P. J'étais dans la salle n° 2, présidée par madame Piéchaud et monsieur Piéchaud. Madame Piéchaud était une maîtresse femme qui, la cigarette au coin de la bouche, avait son franc-parler pour remettre à sa place l'imprudent qui avait cassé un tube avec des souches de « cirque » certes mais qui n'étaient pas faites pour coller à nos chaussures. Madame Piéchaud, bien que membre du parti communiste, appréciait beaucoup les militaires. Nous



François Jacob, Jacques Monod et André Lwoff.

étions groupés par binômes et c'est elle, personnellement, qui créait les binômes, c'est ainsi que je me suis trouvé en binôme avec Pierre Le Noc qui avait déjà séjourné en Guyane. Les examens de fin d'année devaient être terminés pour le 14 juillet 1963. Madame Piéchaud comptait sur nous pour décrocher quelque poste de major au concours dans son labo n° 2. Malheureusement si Le Noc a fait troisième ou quatrième, moi même si j'étais major aux T.P., j'ai tout-à-fait raté la question écrite sur les eucaryotes et procaryotes, ce qui fait que je me suis trouvé au milieu du classement. Le major fut Marcel Duchassin de ma promotion d'assistantat mais il était du labo n° 1.

Les Instituts Pasteurs d'Outre-mer

Les coloniaux à l'issue du cours de Pasteur pouvaient retourner dans un laboratoire d'un hôpital militaire ou postuler un poste de chef de laboratoire dans un Institut Pasteur d'Outre-mer. C'est la solution qui fut la mienne. La DCSSA n'appréciait pas cette « fuite des cerveaux », mais je n'en avais cure. Pour cela, il fallait au début de l'année, se présenter au médecin général Marcel Vaucel (Bx 13), sous-directeur de l'Institut Pasteur de Paris, chargé des Instituts Pasteur d'Outre-mer et lui faire part de votre souhait de faire une carrière dans les Instituts Pasteur d'Outre-mer. Vaucel, Compagnon de la Libération avait fait une longue carrière outre-mer et avait commis un ouvrage de médecine tropicale en trois tomes que tout navalais qui se targuait de vouloir faire la colo devait avoir lu. Vaucel vous recevait gentiment et commençait par vous dire « cette

année je n'ai rien pour vous, mais laissez-moi vos coordonnées et je vous appellerai si besoin est ». Moyennant quoi, il sortait en cours d'année de son chapeau, les postes qu'il proposait un par un. Ce fut l'Institut Pasteur de la Martinique.

Institut Pasteur de la Martinique 1963-1967

Devant ma réponse positive, Vaucel m'a demandé de prendre contact avec mon futur directeur à Fort-de-France le docteur Roger Mille (Bx 29). Celui-ci m'a fait parvenir un titre de voyage pour la Martinique par la voie maritime et m'a fait savoir que je pouvais embarquer ma voiture sur le paquebot *Flandres*. J'ai donc acheté une R4 Renault en exemption de taxes, ma voiture devant payer l'octroi de mer à l'arrivée à Fort-de-France. J'ai donc une nouvelle fois changé les adresses (1) de mes cantines qui sont parties pour les Antilles.

Nous avons embarqué sur le *Flandres* avec escales à Vigo, avant d'affronter la traversée de l'Atlantique au mois de novembre. Nouvelle escale bien attendue à San Juan de Porto Rico, la première escale aux Antilles après huit jours de mer, San Juan est une vieille ville espagnole matinée de culture yankee. Puis nouvelle escale, en Guadeloupe, à Pointe-à-Pitre avant notre terminus à Fort-de-France.

L'intérêt des voyages maritimes est que vos bagages et même votre voiture voyagent sur le même paquebot et que vous les récupérez à l'arrivée dans des délais raisonnables. Fort-de-France est une ville en amphithéâtre

(1) Une affectation à Saïgon était initialement prévue...

dont la scène est constituée par la vieille ville historique et son port, passage obligé pour se rendre d'une colline à l'autre ce qui sur le plan circulation n'était pas sans créer quelques problèmes. Un périphérique à quatre voies réunit actuellement les collines l'une à l'autre. Mais en 1963, même le projet n'en avait pas été élaboré. La rivière Madame, canalisée en partie, débouche dans la baie de Fort-de-France, elle manifeste sa mauvaise humeur lors des fortes pluies de la saison des cyclones en arrachant ponts et arbres. En temps normal, les Foyalais (habitants de Fort-de-France) l'appellent « rivière caca », inutile de faire un schéma épidémiologique. Les quartiers résidentiels se trouvent obligatoirement sur les collines. Nous avons hérité d'un appartement à *Didier*, le quartier chic, plus frais mais aussi plus humide. Nous avons été habitués en Afrique à une case africaine plus modeste mais avec une terrasse périphérique mieux adaptée au climat tropical et la Martinique est, avec Tahiti, l'île la plus humide que nous ayons connue. Ce sont les nuits de *Didier* qui étaient les plus bruyantes, peuplées des coassements des grenouilles et crapauds qui profitaient de la fraîcheur de la nuit pour manifester leurs joies et leurs amours à toute la création.

L'Institut Pasteur à Fort-de-France se trouvait sur les flancs d'une colline dominée par le fort Desaix puis s'étagaient, successivement, l'hôpital Clarac, qui avait encore son statut militaire, la léproserie où officiait un médecin martiniquais, le docteur Montrose, l'Institut Pasteur de la Martinique et enfin le centre de transfusion sanguine qui dépendait aussi de l'Institut Pasteur et où celui-ci avait ses laboratoires de sérologie. La bactériologie, la virologie, l'hématologie, la chimie où officiait un pharmacien du corps se trouvaient à l'étage supérieur. Le directeur, le docteur Mille, logeait sur le campus de l'Institut Pasteur et s'occupait particulièrement du vaccin B.C.G. et des venins de serpents. Le docteur Berdonneau, chef de laboratoire, civil, s'occupait des mycobactéries (tuberculose, lèpre) et des mycoses. Il avait une consultation de tuberculose, lèpre, mycoses au dispensaire anti-hansénien en ville. J'ai personnellement hérité des laboratoires d'hématologie, bactériologie et virologie et du centre de prélèvement qui occupaient un bâtiment en plein centre du campus. Au centre de transfusion était annexée une villa sur deux niveaux : logement au niveau supérieur avec terrasse et magnifique vue sur la rade de Fort-de-France, garage et buanderie au niveau inférieur. Cette villa ne semblait intéresser personne parce qu'y était attachée une servitude : celui qui l'occupait était de garde au centre de transfusion nuit et jour en dehors des week-ends. J'ai accepté le défi et ai quitté le logement de *Didier* pour occuper cette villa pendant 4 ans à l'abri des embouteillages de la ville basse de Fort-de-France et y ai été très heureux dans

les bougainvillées de la terrasse où voletaient les oiseaux-mouches et où je pouvais voir poindre à travers les cocotiers les bateaux de croisière en escale dans la rade. Je travaillais à cinquante mètres de mon logement.

Le lendemain de mon arrivée j'ai récupéré ma R4 au port après avoir payé l'octroi de mer, et j'ai monté la côte de la rue du Pavé jusqu'au parking de l'Institut où ma petite voiture s'est modestement garée entre une Cadillac décapotable et une Lincoln de même facture. Dans mon raisonnement métropolitain, je me suis dit qu'il y avait une réunion médicale de haut niveau à l'Institut et que ces voitures appartenaient à des sommités médicales du coin. Quelle n'a pas été ma surprise d'apprendre que c'étaient les voitures des laborantins. Il faut avouer que mon « ego » en a pris un sacré coup. Plus tard, madame Arbonnel la directrice du centre de transfusion sanguine, m'a dit que j'avais une voiture qui ne correspondait pas à mon statut. Chaque matin aux informations locales, il y avait une vingtaine de voitures Mercedes quasiment neuves à vendre après saisie exécutoire, il s'agissait de voitures achetées neuves à crédit souvent avec l'argent « braguettes ». Le Martiniquais sème à tous vents dans cet univers essentiellement matrifocal, mais n'oublie pas d'aller récolter les allocations familiales auprès des demoiselles pour s'en servir à titre personnel. Il arrive que les traites dépassent ses moyens, la voiture est saisie, vendue et notre papa va voir un autre concessionnaire. Ceux-ci ne semblent pas souffrir de cet état de fait. Quant à notre demoiselle, elle coule des jours heureux avec sa marmaille à la campagne, jusqu'au jour où l'on entend à la même radio locale « on nous annonce le décès à 90 ans de mademoiselle X de la part de ses enfants, suit une liste d'une bonne douzaine de prénoms ».

Ainsi va la vie en Martinique où nous avons coulé des jours heureux. Le travail y était très intéressant pour un assistant frais émoulu du grand cours de l'Institut Pasteur de Paris. Comme pathologie tropicale on y trouve de la filariose, de la lèpre (dans les années 60 on y dépistait bon an mal an une vingtaine de nouveaux cas), la bilharziose intestinale était endémique. Le pharmacien de l'Institut Pasteur s'est contaminé, le week-end suivant son arrivée, en se baignant dans la piscine d'une habitation béké alimentée par un ruisseau traversant un village et où les planorbes foisonnaient. Nos laborantines béké étaient porteuses d'œufs de bilharzies ce qui ne semblait pas les inquiéter. Lorsqu'on leur proposait un traitement, elles nous répondaient que toute la famille en portait et que cela était bien ainsi, mais pour combien de temps ? Par contre inutile d'aller bien loin lorsque nous faisons des recherches d'œufs de bilharzies dans les selles à titre de travaux pratiques. On y trouvait aussi les complications des hémoglobines anormales, pathologie propre aux Africains du Golfe de Guinée.

globines anormales, pathologie propre aux Africains du Golfe de Guinée.

Très peu de temps après mon arrivée j'ai été confronté à une épidémie de dengue, maladie virale qu'on appelait là-bas la maladie des Boeings : les déplacements intercontinentaux rapides n'étant pas étrangers à la dissémination mondiale de cette maladie due à un arbovirus. Le premier cas, je l'ai diagnostiqué chez un camarade du corps. Ceci m'a permis de m'initier à l'arbovirologie auprès du TRVL (*Trinidad Regional Virus Laboratory*) de Port of Spain où j'ai reçu le meilleur accueil. L'arbovirologie deviendra mon sujet de recherche pendant tout le temps que je passerai dans les Instituts Pasteur d'Outre-mer (1963 à 1983). Le TRVL de Trinidad est un des laboratoires de référence que la fondation *Rockefeller*, après la dernière guerre, avait essaimés à travers le monde pour étudier les virus qui dans l'avenir pouvaient avoir un rôle épidémiologique mondial ; il couvrait toute l'Amérique Centrale, Cali, en Colombie, couvrait l'Amérique du Sud, Ibadan, l'Afrique de l'Ouest, Entebbe, l'Afrique Centrale et du Sud, Le Caire, l'Afrique du Nord, Poona, le continent indien, Bangkok, le sud-est asiatique avec Djakarta, Brisbane, le continent australien. D'autres centres de recherche souvent affiliés aux NAMRU (*Navy Medical Research Unit*) venaient compléter cet échec. Le *Yale Arbovirus Research Unit* était le centre de référence mondial pour tous ces laboratoires. Contrairement à notre système de recherche souvent fonctionnarisé et pérenne, le système américain répond à un contrat à durée déterminée. En ce qui concerne les fondations *Rockefeller*, elles avaient 25 ans pour faire l'inventaire des arbovirus à travers le monde, une fois ce délai écoulé on ferme. Les locaux et le matériel sont donnés aux universités locales et le personnel n'a plus qu'à envoyer des C.V. pour chercher un nouvel emploi. J'ai suivi personnellement cette fermeture à Trinidad où j'ai vu le docteur Spence avec qui je travaillais partir comme professeur de microbiologie à l'université de Montréal. Les Instituts Pasteur d'Outre-mer ont souvent pris le relais après la fermeture des fondations *Rockefeller*, le *Yale Arbovirus Research Unit* a été transféré dans une annexe de l'Université de Denver à Fort Collins dans le Colorado.

Pendant mon séjour en Martinique, j'ai reçu le professeur Ruffié de Toulouse féru d'hématologie. Je l'ai accompagné dans l'île de la Dominique où se trouve à Salibia la dernière communauté caraïbe des Antilles. Accompagnés par le ministre de la Santé de l'île, nous avons fait des prélèvements dans cette population. Malgré le faciès asiatique de ces Caraïbes, il est apparu que cette communauté était bien métissée. Un tremblement de terre et une menace de cyclone nous ont obligés à passer un week-end au Roseau, capitale de l'île. Les autochtones semblaient passer



Trinidad Regional Virus Laboratory (TRVL) à Port of Spain.

leurs loisirs à boire du rhum, ici les conditions sociales n'ont rien à voir avec celles des Antilles françaises, aussi pour une même superficie, la Dominique, île anglophone du Commonwealth comptait 40 000 habitants, la Martinique à l'époque en comptait 400 000 et les velléités d'indépendance étaient purement formelles. Le professeur Ruffié s'est étonné que je m'occupe du centre de transfusion sans avoir le C.E.S. d'hématologie. Il m'a fait expédier les cours du C.E.S. et m'a demandé de venir deux mois avant l'examen à Toulouse. Il m'a confié à une technicienne supérieure de laboratoire avec laquelle j'ai fait tous les T.P. du C.E.S. À l'issue, j'ai passé l'examen et suis rentré en Martinique avec le précieux sésame. En Martinique, le séjour pour les militaires était de 3 ans avec 4 mois de congés à l'issue. Les chefs de laboratoire civils faisaient 2 ans de séjour et avaient 4 mois de congés. Le pharmacien du laboratoire de chimie et moi-

même étions soumis au régime militaire. Nous avons demandé au directeur à bénéficier du même régime que les civils à condition de prolonger notre séjour d'une année, ce qui nous fut accordé. Après mon séjour de 2 ans en Martinique, je m'apprêtais à prendre mes 4 mois de congé quand mon confrère civil est décédé brutalement d'une hémorragie digestive cataclysmique. Quant à moi je ne pouvais pas partir avant l'arrivée d'un remplaçant, arrivée qui n'avait pas été programmée et pour cause. J'ai donc fait mes 3 années de séjour, ai pris mes 4 mois de congé et suis revenu passer un an en Martinique pour avoir encore 4 mois de congés à l'issue. C'était le temps béni où l'on voyageait en première classe sur *Air-France*. Je n'ai jamais connu cela plus tard. Un nouveau chef de laboratoire adjoint avait été nommé et l'effectif médical était au complet. Comme technicienne de laboratoire, le directeur m'a affecté la belle-fille d'Aimé Césaire, le poète maire de Fort-de-France, fort jolie fille de surcroît qui tout proléairement venait au travail dans une magnifique M.G. décapotable de couleur rouge. Je me suis étonné de voir l'intérêt subi que portaient aux arbovirus quelques-uns de mes confrères que le sujet n'intéressait pas naguère. Mon épouse m'a ouvert les yeux : *tu ne vois pas qu'ils viennent voir ta technicienne !*

Les Marins sont restés très attachés aux Antilles et à La Martinique en particulier, ils n'ont pas oublié que ce sont les cadets de famille qui se sont les premiers installés dans ces îles. Le passage de la *Jeanne d'Arc* était

l'occasion de grandes festivités. Les mauvaises langues disaient que le curé de Terre-de-Haut aux Saintes, le dimanche précédant l'arrivée de la *Jeanne* en rade, disait au prêche : *Dimanche prochain arrivée de la Jeanne, Mesdames préparez vos filles*. Nous avons, quant à nous, invité à notre table le médecin-major de la *Jeanne* qui avait été autrefois mon professeur d'ana-path et nous lui avons servi le plat local : le crabe farçi. Mal nous en a pris car cette petite délicatesse fort succulente par ailleurs est coiffée à titre de décoration par un piment très fort le piment *zoizeau* que tout connaisseur écarte discrètement avant d'entamer la farce. Nous avons mis notre hôte en garde contre cette friandise. Il nous a répondu qu'il avait été en Indochine et qu'il appréciait les piments très forts et sur les entrefaites il a avalé son piment *zoizeau*. Il est devenu rouge, il est devenu blanc, il toussait, il crachait, il a tout maculé son bel uniforme blanc, ma femme et moi ne savions plus où nous mettre. Nous lui avons trouvé un costume civil pour rentrer à bord.

Quant à nous il était temps de préparer notre retour en Métropole. Je m'étais inscrit au concours de la spécialité pour la session de mai 1968, mais le 23 novembre 1967, mes concurrents pour le concours étaient déjà en préparation au Pharo depuis la rentrée universitaire 1967 et je risquais d'être défavorisé. J'ai sacrifié mes congés de fin de campagne et me suis mis au travail immédiatement.

Troisième partie dans le prochain numéro.

